

S FERNANDO SOLANAS

UN CINEMA A LA PREMIERE PERSONNE

SOLANAS, Fernando
Né en 1936, en Argentine
7 ans d'exil en France
5 films en 25 ans
5 balles dans les jambes pour avoir traité le président Menem de personnage manipulé et corrompu (22 mai 1991).

RUE

"16 - Plan large : la rue, les tracts, les banderoles. Au fond, les lumières diffuses de réverbères".

Découpage technique de "Sur"
Avant-Scène du Cinéma en Janvier 89 p.27

La rue, lieu réel : lieu de passage des manifestations. Dans *Sur* (1988), il s'agit de celle qui fêta en 1983 la fin de la dictature. Dans *Tangos, L'Exil de Gardel* (1985), Solanas insère le document filmé d'une manifestation de solidarité avec les mères de disparus, organisée le 14 Novembre 82 à Paris. *L'Heure des brasiers* (1968) et *Les fils de Fierro* (1977) retentissent des chants de lutte et des échos des pas des foules argentines.

La rue, lieu magique, nocturne, embrumé, où le vent soulève la poussière et les tracts des manifestants disparus, où apparaît le spectre de Gardel dans *Tangos*, dans *Sur* le fantôme d'*El Negro*, personnage d'outre-tombe qui revient philosopher un peu, au coin de la rue, parmi les vivants. Rues mythiques des tangos : la "esquina" (le carrefour), "el farol" (le lampadaire), "el callejon" (la ruelle), le mur lépreux, la lune des faubourgs... et le bandonéon. La rue comme elle n'existe nulle part, même pas sans doute à Buenos Aires.

TRAGEDIE

"Aucune tragédie ne dure bien longtemps"

Paroles d'un personnage dans "Tangos, L'Exil de Gardel".

Comment vivre une tragédie et vivre quand même ? En luttant, en cherchant passionnément les

solutions, en réclamant le droit de ne pas les trouver, de changer d'opinion, en étant fidèle.

Du document d'analyse politique et d'agit-prop que fut *L'heure des brasiers* à un film poétique et nostalgique comme *Sur*, de l'exaltation de la violence révolutionnaire et du péronisme à la dénonciation du sectarisme des argentins, à travers le personnage d'*El Negro*,... quel chemin ! Mais aussi quelle fidélité !

Les personnages de Solanas continuent à être les ouvriers, le petit peuple de Buenos-Aires, le syndicaliste, le prisonnier qui revient... A qui la faute si l'enthousiasme épique a laissé la place à la rancœur, au désarroi ? Comment ne pas être infidèle ? Dans "Sur", Rosi explique à Floréal que c'est par amour pour lui, pour lui être fidèle, qu'elle a couché avec un autre pendant qu'il était en prison ? Où est la vérité ? Où est le courage ? On ne peut pas vivre toujours dans la tragédie : l'exil se chante et se danse, la nostalgie console, l'ironie tire une revanche des vainqueurs.

SPECTATEUR

"Tout spectateur est un lâche ou un traître".

Citation de Frantz Fanon dans "L'heure des Brasiers".

Entraîner le spectateur dans l'action, tel est le but de



Fernando Solanas dans *Tangos, l'exil de gardel*

Solanas dans *L'heure des Brasiers*. L'utilisation du document direct (l'image d'archive, l'interview ...) sert ce projet, associée à l'élément-organisateur du montage, du commentaire en voix-off, de la musique... Des pauses pour débattre permettaient au spectateur de dialoguer, de réfléchir, d'être actif.

Symbole de l'enthousiasme révolutionnaire, certains diront du fanatisme d'une époque, qu'elle est loin de nous, cette phrase de Frantz Fanon qui servit de slogan à Solanas, Getino et leurs amis du groupe Ciné-Libération, au début des années 70 !

Et pourtant... Ce souci du dialogue ouvert avec le spectateur reste présent dans la forme insolite des films de fiction de Fernando Solanas : abandon du système de narration classique avec son "héros" offert à l'identification du spectateur, personnages multiples, qui se croisent, qui viennent à tour de rôle sur le devant de la scène, dont on perd la trace. Il y a toujours un côté collectif et "choral" comme le note P.A. Paranagua (Avant-Scène Cinéma consacré à *Sur*). Il y a, surtout, cette pratique d'un cinéma à la première personne.

Chez Solanas, la liberté de conscience du spectateur ne vient pas de la prétendue objectivité de ce qui lui serait montré. Au contraire, elle vient de la charge subjective exceptionnelle et non-dissimulée contenue par le film. Quelqu'un me parle à travers ces images, quelqu'un, d'ailleurs, qui dit "je" (dans *Tangos*, dans *Sur*). La façon même dont le film est construit à partir de matériaux disparates (théâtre, chanson, document d'actualité, etc...) me suggère que quelqu'un tire les ficelles, organise un discours qui m'est destiné.

C'est cette subjectivité assumée de l'auteur, précisément, qui me permet d'exprimer la mienne : de réfléchir avec Solanas aux causes de l'échec subi par le mouvement ouvrier argentin au milieu des années 70, aux ravages du sectarisme dans les rangs de la gauche, aux contradictions multiples nées du désarroi politique : entre hommes et femmes, pères et fils, exilés de l'intérieur et de l'extérieur ...

5 balles !

"Hijo de puta ! La prochaine fois, ce sera à la tête !"

Tout spectateur est un lâche ou un traître.

Alain Bardel

WERNER SCHROETER

CINEASTE DE L'AMERIQUE LATINE

Peu importe le qualificatif que l'on accole au nom de Werner Schroeter : indépendant, marginal, underground ...

Ce qui importe, en revanche, c'est la passion qu'il met depuis le début de sa carrière à rencontrer l'Autre. Durant ses voyages qui l'ont conduit de l'Italie au Portugal, du désert Californien à la surchauffe du Festival de Nancy, il a abordé à deux reprises le continent Latino-Américain : le Mexique en 1973 et l'Argentine en 1983. Et comme toujours le cinéaste tient en films le carnet de notes de ses séjours : *L'Ange noir* (1973), *De l'Argentine* (1985).

Le cinéma de Werner Schroeter tient du documentaire sur lui-même, sur les espaces qu'il rencontre, sur les êtres humains avec qui il entre en communication : il y a quelque chose de l'autobiographie dans ces films souverainement dédaigneux de toute vision réductrice du réel mais intégrant l'imaginaire et mythique dans une écriture tout à la fois directe et travaillée par un esthète. Il y a aussi par là du politique. Les divagations et déambulations "sublimes" de deux femmes rencontrant le Mexique et y brûlant leurs ailes de touristes (*L'Ange noir*) sont aussi le constat froid des rapports Nord/Sud. Avec *De l'Argentine*, tourné juste après la guerre des Malouines, c'est l'aspect "reportage à chaud" qui prédomine mais avec en contrepoint le spectacle et l'opéra.

Chaque film de Werner Schroeter est l'enregistrement d'une situation réelle retraduite dans l'ordre du symbolique et de la fiction.

Jean-Paul Gorce

CINÉMATHEQUE de TOULOUSE

Créée en 1958 par Raymond Borde, président Guy Claude Rochemont
Collections :
8 000 longs métrages, 8 500 courts-métrages, 40 000 photos, 35 000 affiches, 400 séances publiques par an.